

À ma chère fille Augustine.

Ma bonne fille bien aimée, tu as déjà 31 mois, le temps s'éroule avec rapidité; celui de ta première enfance, qui est pour nous plein de charmes, ne restera point dans ta mémoire: Des fils de ta parenté l'échevelet n'est encor débroillé. Je voudrais prolonger pour toi cette époque de la vie si heureuse pour les enfants qui, comme toi, ont une excellente mère; mais ne le pouvant j'essaie au moins de t'en conserver un souvenir.

C'est dans ce dessein que j'écris tes aventures depuis ta naissance, dans l'espérance que, les lisant dans un âge plus avancé, tu sois encore plus pénétrée d'amour et de reconnaissance pour ta mère, et plus disposée, dans le cours de ta vie, à répondre à ses tendres soins, à sa prévoyante sollicitude.

Dès le moment où tu as vu le jour, elle n'a cessé de veiller sur toi: s'occupant d'abord de tes facultés physiques pour te donner le premier de tous les biens matériels, la Santé, et s'attachant ensuite à diriger tes facultés morales aussitôt qu'elle a pu apercevoir dans

Souvenir

des premières années

de ma chère fille Augustine. —

ton entendement l'indice d'une pensée.

Toutes les actions ont eu pour but ton bonheur, non celui qui peut naître des événements et que les événements détruisent mais le bonheur intime qui vient d'une bonne conscience et que rien ne saurait enlever. C'est le trésor du Sage, mon cher enfant, et c'est la seule fortune que nous ayons l'ambition de te laisser.

La Veille de ta naissance fut pour nous un jour d'affliction; nous perdîmes celui qui nous avait servi de Père. Notre cher et Vénéral oncle Chevallier, âgé de plus de 81 ans. Dans une notice que je ferai sur nos bons parents, tu pourras apprendre à le connaître, à le célébrer, à chérir sa mémoire. Mais comme si la Providence avait voulu nous envoyer une consolation, tu naquis le lendemain 9 Mai 1810. à 4. h. $\frac{1}{4}$ après midi.

(faubourg St-Denis, n° 107. la 2^e porte cochère en montant après la rue de Paradis maison de M. Galimard, et autrefois des Lazaristes au second au dessus de l'écurie, dans la 9^e chambre à Alcyon, au fond de l'appartement sur le devant.)

La Mère, pleine de force et de résignation, surmonta la douleur et te nourrit elle-même. La bonne Maman Baillot, présente ainsi que moi à ta naissance, te recut dans ses bras comme elle avait reçu ta mère dont elle est marraine. Tu fus baptisée le 11 Mai à 5 h. du soir à St Vincent de Paul, rue de Monttholon: Charles Guynemer fut ton Parrain et ta bonne maman, ta marraine. — Tu annonçais une santé délicate, à 6 semaines, tu fus malade d'une espèce de coqueluche qui dura 15 jours.

Le 26 Juillet de la même année 1810, M. Double, notre médecin, ayant choisi avec soin un enfant très-sain, ta mère te transporta chez ses parents, et tu fus vaccinée aux deux bras. Le vaccin prit fort bien, et nous fûmes exempts d'inquiétudes pour la petite vérole, maladie effreuse qui emportait un grand nombre d'enfants avant qu'on eut découvert cet étrange préservatif dont on ne saurait trop remercier la Providence.

Tu avais deux mois lorsque tu nous accordas ton premier sourire. Nous soupçonnâmes depuis longtemps après ce premier signe de connaissance. Rien ne pourrait te peindre la joie que nous causa cet éloquent sourire

qui dit tant de choses au cœur d'une mère. Elle y vit tout à la fois, l'amour, la reconnaissance, le bonheur, et les frissons de tous les délices. La première plaisanterie date de la même époque : c'était une effice de petit grasseyement que je t'avais appris et auquel tu répondais avec un air de finesse. Le premier mot que tu pronouças fut celui de Papa. à un an tu pronouçais Maman, pour mamou, et tettlet, ton mot favori. — dans tes premiers mois tu pleurois au son d'un violon ou d'un autre instrument, lorsque l'on faisait les notes aiguës.

J'ai connu des enfants dont on apaisait les pleurs à cet âge en leur jouant un air, et la sensibilité de ton oreille me donna des craintes sur la faiblesse de ton organisation.

En as commencé à marcher à 13 mois, et tu as marché seule, de 14 à 15 mois. aux premiers pas que tu fis vers moi en me tendant tes petits bras, j'eus vu le ciel s'éclaircir...

Les premières dents ont poussé à 14 mois, ce sont celles de devant. Tu étais alors à Montmorency, avec ta mère, ta bonne maman,

^x Place au Pain, maison de M. Lacombe, au 1^{er} étage donnant sur la rue et sur la place, en face de la maison de M^{lle} Charrier.

et moi, qui sans y demeurer y faisais de fréquents voyages.
 Tu y as passé 18 jours, depuis le 4 juillet jusqu'au 22.
 La maman cherchait à te soigner, mais le scorage
 n'a été complet que deux mois après. La mère t'a
 donc nourri 16 mois, et pendant tout ce temps,
 elle n'a point cessé et de te tenir sur ses genoux,
 ni le jour ni la nuit. Elle était souvent prête à
 succomber à la fatigue, à l'épuisement, au Sarcisme,
 mais l'amour lui prêtait de nouvelles forces et
 rien ne pouvait l'arracher de ses bras.

Elle t'a bercé en chantant des airs que tu prends
 plaisir à entendre : j'les joins ici avec une petite
 Romance que j'ai faite pour toi, ma chère enfant :
 en la composant, je versais de bien douces larmes
 de tendresse, ma chère Minette pleurait aussi en
 me la voyant écrire, et nous confondions nos
 vœux dans ma chanson.

4 juillet
 1811.

29 juillet
 1811.

Le 29 juillet j't'ai mené avec ta mère et ta
 bonne Julie au Bois de Boulogne; Pasty était le
 lieu de ma naissance, et mon excellente mère
 m'y ayant nourri, nous éprouvâmes un plaisir
 indéfinissable à te voir tetter ta mère à l'ombre
 de ces mêmes arbres qui ont abrité la mère
 et qui ont été les témoins des joies de mon enfance.

Monsieur te fimes courir en dirigeant tes pas dans
 la petite plaine du Baulagh où le meilleur des
 Pères avait si souvent conduit les siens pour en exercer
 à la course.

29 août
1811.

Le 29 août suivant nous eûmes la malheur de perdre
notre grand mère maternelle, qui vivait chez nous
depuis 16 ans. Le 24 Ville de la S^{te} Louis, elle était
venue souhaiter la fête à ta mère, et le 27 Ville
de la S^{te} Augustin elle t'avait apporté un gâteau
et une branche de jasmin; tu fus chez elle le
même soir avec ta mère, et tu lui fis beaucoup
rire, mais la suite d'une imprudence te rendit
très-malade le lendemain. La mère fut la soir
et se mit ensuite au lit pour faire passer son lait
ton sevrage étant achevé; le médecin lui avait
bien défendu d'en lacter. — Pendant ce temps, le
maladie de notre grand'maman Perreau empira,
les médecins déclarèrent qu'il n'y avait rien à faire
et, le 29, à 7. h. du matin, elle n'existait plus. Elle
avait 84 ans moins un mois, et sa vieillesse était
si belle que nous espérons la conserver longtemps.

Il a fallu de grands ménagements pour t'ap-
prendre à ta mère, le précisément, dans t'état
où elle se trouvait par rapport à son lait, avant
qu'on lui donner la mort.

C'est ainsi, ma chère fille, que tu fis Célie
jusqu'au dernier moment par ta Bissy, seule: le
ciel confirme ordinairement de pareilles béné-
dictions, et nous espérons que celles de notre
Vénérable Grand mère aura de l'influence
sur ta félicité.

Cependant, tu prononcerais chaque jour quelque mot nouveau, nous les avions comptés pendant quelque temps, mais ton dictionnaire s'augmentait avec une telle promptitude que nous ne pouvions venir à bout de suivre la marche de tes idées: ton intelligence semblait se développer à la voix de la Providence. — Pendant l'automne de 1811, une brillante comète attirait par sa longue chevelure les regards de toute la France. La mère te prit dans les bras et te la fit remarquer un soir: pendant que les Savants s'éprouvaient en conjectures pour mesurer la course de cet astre et lui assigner un rang, tu dis aussi ton mot, et quoiqu'on doive l'attribuer au hasard ou à un heureux instinct, il n'en est pas moins remarquable: après avoir fixé long temps la comète, tu portas ta petite main à ton front, et tu te mis à dire: Au nom du Père, et du Fils & a --- Newton n'aurait pas dit mieux. Ce que ta bouche innocente a si bien trouvé, tu le couvriras sans doute un jour, ma chère fille, que c'est au nom de Dieu de l'univers que tous les astres roulent en harmonie, et qu'aucun mortel n'en saura jamais davantage. Il te sera donc, je l'espère, de t'honneur

M. G. G.
1811.

devant son pouvoir immense et d'élever
sans cesse ton âme vers le Créateur.

4 janvier
1812.

Je partis de Paris le 4 janvier 1812, pour
aller dans le midi de la France. Il me
fallut tout mon courage pour te quitter,
pendant que je faisais ma malle, tu
vis y mettre tes joujoux; ta gaieté en
sautant me fendait le cœur. — Lorsque
je fus monté en voiture, on t'éleva
fus qu'à moi pour que tu puisses recevoir
mes adieux... je ne serais jamais parti
si je ne t'avais pas laissée dans les bras
de ta mère. — J'appris ensuite que
lorsque tu voyais des chevaux, tu les
apostrophais en leur disant: O les
vilains Dadas qui ont enlevé Papa.

Ju nommais très-bien les villes de
Bordeaux, Bayonne, Pau, Toulouse,
Montpellier, Marseille, Aix, Avignon
et Lyon.

1^{er} Mars
1812.

Ma Sœur Rosalie Gynneux vint
au 1^{er} Mars 1812, habiter avec tes mamans
jusqu'au 20 Mai qu'elle est allée
rejoindre son mari à Brussels et à
Louvain. La cousine Henriette âgée
de deux mois de plus que toi, devint
la compagne de tes jeux; souvent

ta paix en fut troublée par des malices involontaires,
 mais ta mère était charmée lorsqu'elle te voyait
 aussi bonne après le combat que tu l'étais
 auparavant; elle souffrait surtout lorsque,
 dans tes plaisirs, tu souffrais quelque partage,
 et que la jalousie, si commune aux enfans,
 paraissait l'aïn de ton cœur. Tu n'as jamais
 pu, depuis l'âge de 18 mois environ, voir
 souffrir ta mère ou même quelque autre
 personne sans en être émue jusqu'à pousser
 les hauts cris. La Fontaine a pourtant
 dit en parlant de l'enfance: cet âge
est sans pitié. Mon Augustine fait
 donc une exception à la règle, et nous
 faisons des vœux pour qu'elle conserve cette
 sensibilité, bien autrement précieuse que la sensibilité
 personnelle, cette tendre pitié qui fait compatir
 aux maux d'autrui et qui porte à les soulager.
 C'est le plus bel ornement de ton sexe, ma
 fille chérie, c'est ce qui rend les femmes sen-
 sibles aux anges du ciel, envoyés sur la
 terre consoler la triste humanité si souvent
 victime de ses propres fureurs.

Pendant que j'étais à Lyon, à l'époque du
 18 mai, — tu étais fort malade d'une fièvre
 de dentition qui ne dura point, mais qui
 donna de telles niguetudes à ta mère qu'elle

6 Juin
1812.

me les communiqua. Je revins à Paris le 6 Juin à 8 h. du matin : tu étais à m'attendre dans la cour des diligences. Ce qui se passa dans mon âme au moment où je te vis avec une petite mine pâle, des yeux étouffés, une bouche qui annonçait la souffrance, ne peut se rendre . . . tu me fixas beaucoup, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler celui qu'il revoit. J'avais prévenu ta mère pour qu'on évitât de me nommer devant toi. Je te pris dans mes bras, tu approchas timidement ta bouche de la mienne, je me tiis pour recourir, et ma joie était tempérée par la peine de te retrouver plus délicate que je ne t'avais laissée et avec l'impression de la convalescence. Les deux mamans, qui étaient présentes, me rassurèrent bientôt, et mon bonheur fut complet lorsque, levée de ton premier étournement tu me disais, 2 heures après en me mettant le doigt sur le nez: C'est Papa, Voilà Papa, c'est Papa. En repris peu de temps après ta grande vivacité qui, grâce à Dieu, dure si bien qu'au moment où j'écris si mes oreilles en sont étourdies, mon cœur en est ravi,

cette heureuse vivacité te donnant encore plus de conformité avec ta mère et me paraissant le meilleur de la santé de mon chère enfant.

12 juillet
1812.

Le 12 juillet 1812. Nous sommes allés tous trois dîner au Bois de Boulogne. La bonne maison a tenu avec plaisir une des maisons que nous avons habitées à Paddy lorsque j'étais enfant, et m'a fait remarquer celle où j'ai puisé, près de la porte du Bois, à droite en y allant, et avant la maison où demeurait autrefois un certain Don Noël. Nous dînâmes au Parc Lagh, nous fûmes ensuite à la messe d'Auteuil, une foule de Louveurs y accompagna ma bonne mère, et si quelque chose pouvait la consoler au passé c'était la présence; tu fais la joie de sa vie, comme tu fais la nôtre, et chacune de tes caresses fait épanouir son visage au l'on voit briller la douceur et presque la jeunesse.

19 Août
1812.

La maison nourrice, c'est ainsi que tu l'appelles, s'occupe chaque jour à te procurer les plaisirs de ton âge, elle t'a déjà plus donné de jouissance qu'il n'y a de jours dans l'année. La santé de notre bonne mère et la tienne nous ont déterminé à louer un appartement à l'entrée des Près St-Jermain à l'extrémité de Belleville,* et nous t'avons

* la dernière maison, renversée, à droite, au bout de la rue des Près St-Jermain.

habitée depuis le 19 Août jusqu'au 24. ⁷ En
 tu y as doublé tes forces, passant tes journées
 à la promenade dans cette charmante
 campagne où ta mère te faisait prendre tous
 tes ébats avec quelques enfants qui t'aimaient
 beaucoup; tu étais tellement chérie dans
 le pays que nous ne pouvions nous défendre
 d'être fiers. Le 11. ⁷ En tu fis avec nous le
 voyage de St-Maur, près de Vincennes, tes
 deux frères et toi montés sur des ânes,
 et cette monture devint si fort de ton
 goût que tu fis plusieurs campagnes
 de ce genre au bois de Romanville
 et sur les falaises côtes de Belleville.

24 Août
 1812.

À cette époque, ta bonne Julie qui avait
 été fort malade, en danger de mourir, vint
 chez nous. En la reconnus d'abord et la
 serrant dans tes petits bras, tu répétais avec
 des transports de joie: Vlà Didi, c'est Didi,
c'est Didi. La mère, ta bonne maman, et
 moi, émus de ta sensibilité, nous nous
 disions les larmes aux yeux: Notre chère
enfant sera aimante! — lorsque tu
 partageais quelques fruits avec tes petits
 camarades, nous disions: Elle sera généreuse!
 lorsque tu venais nous demander un sou
 pour donner à un pauvre homme, et que

tu courrais le lui mettre dans la main, nous
 disions: elle sera charitable! et lorsque, légèr
 le doux nom du Seigneur, tu répétais avec
 nous une courte prière, nous disions: peut-
-t-elle être pieuse, c'est la source de toutes
les vertus!

3. X^{ème}
 1812.

La tante Gagneur est revenue de
 Louvain et de Bruxelles le 3. X^{ème} sur ta reconnaissance
 avec la petite Henriette a été fort touchante et
 les disputes succèdent aux caresses avec la
 même promptitude qu'autrefois. —

Tu as depuis quelque temps une grande passion
 pour le dessin: Sans cette le crayon à la
 main pour dessiner des petites Augustines,
 des Léans Dunois, &c. — mais hélas!

C'est de la main gauche, et tes ébauches
 n'ont pas forme humaine! — jusqu'à
 présent tu n'as pu trouver un bon maître,
 ce sont des intonations barbares qui n'
 ont point de rapport avec les notes de
 la gamme. Depuis un mois seulement,
 tu chantes: il pleut, il pleut, bergère,
 de manière à faire croire qu'il pourrait
 bien exister un air qui y ressemblât.

Nous serions affligés si ton oreille s'
 obstinait à rester fautive ou plutôt
 sans intonations précises; nous aimons

à penser que son organisation n'est point encore formée et qu'un beau jour l'union s'y trouvera; mais s'il en était autrement, il faudrait bien en prendre son parti. tu pourrais d'ailleurs ne pas chauter juste et n'en être pas moins sensible à la Montique; cela n'est pas sans exemple; nous nous en consolons en pensant à tous les dangers qui environnent le talent dans les personnes de ton sexe, et en espérant une compensation de la part de la Nature qui souvent ne prive d'une faculté qu'à l'avantage d'une autre. Enfin, l'on peut attendre des progrès d'une fille de 31. mois, et à te dire vrai, j'y compte un peu.

Cu achèves de paletter ta Lo-dent; c'est la dernière fois qu'aux dents de 7. ans; nous les avons comptés avec satisfaction: c'est un objet de tranquillité pour vous; mais ce qui nous rassure bien autrement, c'est la bonté divine: la Providence qui Veille sur tout, Veille aussi sur notre Augustine.

1^{er} Janvier
1813.

1^{er} Janvier 1813. — Ce jour le premier de l'an
où pour la première fois ta bouche a pu articuler
des vœux pour nous, tu t'as passé dans la foie,
recevant de tous côtés des présents, courant
d'un feu à l'autre, sans te soucier ni de
passé ni de l'avenir.

17^e Janvier
1813.

17^e Janvier 1813. C'est aussi la première fois
que tu as célébré la fête de notre bonne
Mère Antoinette. Tu es allée de grand
matin dans la chambre, un bouquet à
ta main, et tu t'es mise à crier à tue-tête:
Vive Antoinette! Cri de foie que tu as
répété toute la journée, et qui était de
bien d'accord avec les vœux de tes enfants.
Lorsque je te vois dans les bras de ta bonne
maman, recevant ses caresses, je rediens
à ton âge, et crois jouir encore de cette
félicité de l'enfance que la tendresse ne
me laisse pas oublier; il ne'est si doux
de te la voir goûter comme je l'ai
évidemment moi-même que je ne sais
ce qui me charme le plus dans ce
tableau, ou du souvenir du passé,
ou de la douceur du présent.

25 Février
1813.

25 Février 1813. — Tu viens d'être malade
depuis un mois d'une fièvre violente.
La toue, l'insomnie qui t'ont tourmenté

ont cruellement éprouvé ta mère; tu ne l'as
quittée ni le jour ni la nuit, selon ta
coutume, fort bien d'accord avec la science,
à l'extrême fatigue qu'elle en a ressentie.
Le frôlait l'inquiétude de ton mal
qui, selon les médecins, pouvait dégenérer
en rougeole ou en coqueluche.

Enfin l'appétit et le sommeil te sont
revenus. nous avons profité d'une
assez belle journée pour revoir la
campagne avec toi et te faire respirer
le bon air de nos Prés St Gervais.

nous avons ensuite dirigé à Belleville
à l'île d'Amour. — A peine parti de
Paris tu as retrouvé ta vivacité, ta gaieté
folâtre, tu t'es dédommagé de plusieurs
mois de captivité passés au coin du feu
et nous avions besoin de courir presque
sans feinte pour égaler ta vitesse. —

aussi attentifs en ce moment à remarquer
le développement de tes forces que nous
te serons dans quelques temps à observer le
progress de ton intelligence et à les diriger
vers le Bien. — Au surplus, tu commences,
ma chère enfant, à n'avoir plus l'oreille
si barbare, nous t'avons depuis
peu quelques intonations justes, les

premières notes de quelques airs, tu sais déjà reconnaître les Romances que j'ai faites pour ta Bonne-maman, pour ta mère et pour toi. Ainsi que d'autres chanteurs, et tu nommes le commencement des paroles lorsque j'ai joué ces airs sur le violon. Cela me fait espérer que tu seras douée de la Mémoire des Sons, faculté qui te donnera par la suite des jouissances pures comme celles que procurent la Musique et tous les arts en général qui ne sont autre chose que l'expression du Beau Moral dont le Bonheur est le résultat et dont la Vertu est la source.

20 Mars
1813.

20 Mars 1813. Nous habitons depuis ce soir un appartement au 3^e faubourg Poissonnière n^o 17. presque en face de la rue Mably, maison de M. Bellot.

8 Avril.
1813.

8 Avril 1813. — Nous avons loué un appartement à Belleville au bout de la rue des Bois, maison de M. Blin, au n^o 7 et venne souvent avec ta mère et bonne-maman qui l'a habité jusqu'au mois de Juin que les pluies continuelles l'en ont fait partir.

29 Juin
1813.

Ci est Papa, Voilà ta fête, vive Pierre!
m'as tu dit ce matin pour la première fois de ta vie en me donnant un billet. —
Tout en voulant te causer des souvenirs

J'en garde de bien chers à mon cœur,
et en écrivant l'histoire de tes premières
années, j'écris en même temps celle de
mes plus dantes jouissances.

6 juillet
1813

— Nous t'avons fait voir le jardin des
Plantes, les animaux vivants et ceux
empaillés dans les Galleries, cette multitude
d'objets nouveaux t'a beaucoup amusé;
il était à craindre qu'il n'en résultât
de la confusion dans tes idées, mais tu
nous a nommé le lendemain la plupart
des choses qui t'avaient le plus frappé.

Nous avons même été assez surpris de
ta mémoire et de ton intelligence
lorsqu'en parlant de l'Éléphant à ta
cousine Henriette, tu le nommas de
toi-même : Mocassin de la Corompe.

25 juillet
1813.

La bonne maman est partie le 18 juillet
pour Montigny près de Francouville;
mais les pluies nous ont empêchés de t'y
mener; à peine pouvons nous te faire
jouir de la promenade depuis deux mois.
Soit l'effet du mauvais temps continu
ou de ta santé qui n'est pas parfaite,
ou de quelques mauvais exemples, tu
n'es plus reconnaissable depuis un mois,

Surtout. Ce sont presque toujours des larmes, à chaque instant de nouvelles caprices qui donnent du chagrin à ta bonne mère, bien assez fatiguée d'ailleurs d'une gâchette de 6 mois, et de toutes les douleurs qui l'en suivent. Nous employons à la fois la douceur et la sévérité pour te corriger et nous prions Dieu que cela ne soit que passager et que notre chère enfant reprenne son amabilité, sa gaieté, son heureux caractère, en attendant que la raison lui apprenne à être toujours bonne et douce, malgré le mauvais temps, malgré la maladie et malgré l'exemple, ce qui, je l'avoue, est difficile, mais digne d'une personne bien née.

25 Août
1813.

Encore une époque chère ^{au cœur} de ta mère et qui ne sera pas moins chère au tien: c'était la fête et j'avais essayé de t'apprendre une chanson pour te lui souhaiter, j't'avais recommandé le secret: un secret à cet âge! Aussi l'as-tu trahi d'une manière assez visible en me disant devant ta mère, qu'il ne fallait pas encore lui parler de la fête. Jamais tu n'as pu chanter ton petit couplet, j'disais les premiers mots et tu achevais le dernière syllabe

de chaque vert, mais aussi t'en es-tu dédommagé
 par mille cris de M^{lle} Louise ! J'avais réuni
 le soir quelques amis; tu as été d'une
 tranquillité parfaite pendant la musique
 qui a fini par te plonger dans un profond
 sommeil: nous en avons profité pour
 exécuter la symphonie d'Haydn composée
 pour des fous ou d'enfants. Car de même
 qu'Achille trahit son père en prenant
 parmi les jouets de petites épées, tu aurais
 trahi ton âge en sautant sur la crèche,
 la corille et le coucou au milieu de la
 symphonie et tu aurais fini par troubler
 la fête, la charmante fête que ta belle
 humeur, tes caresses, et tes grâces ont
 donnée à ton excellente mère.

23 Oct^{bre}
 1813.

C'est le 23 Oct^{bre} 1813. à 1. P. $\frac{1}{2}$ du matin
 que ta mère t'a donné un frère; à ton réveil,
 je t'ai portée chez elle: tu montras la joie
 la plus vive en voyant ce pauvre petit nouveau
 né. — tu apprîs bientôt par cœur ce vers de
 Legouvé: un frère est un ami donné par la
nature: tu annonces pour lui les meilleurs

31 janvier 1814. — Depuis le 31 janvier 1814, nous
 1814. Logeons au Conservatoire.

5 février 1814. Ici, tes souvenirs d'enfance
 5 Février. commencent à ceux de ton frère.

L'approche de l'ennemi nous a fait quitter Paris, nous avons fui pour quelques jours avec notre trésor, nos deux ^{chers} enfants. mais, par une suite de circonstances qu'il était impatible de prévoir, nous fûmes obligés de nous arrêter dans la capitale le 14 février. Après être resté deux jours à Braine et 4 jours à Caen: j'ai fait voir des vaisseaux dans le voisinage de ces deux villes. — Je ne te fais point le récit de ce qu'ont souffert ta mère et ta bonne mère, ces tristes souvenirs sont étrangers à cause que j'ai dessein de te conserver ici.

10 Mars
1814.

Le 10 Mars tu tombas malade d'une fièvre scarlatine, elle dura deux fois 24 heures, les suites en sont quelquefois dangereuses, il te survint un abcès sous la cuisse droite; tu fus longtemps sans pouvoir marcher, et tu gardas la chambre pendant presque 6 semaines, précaution nécessaire après pareilles maladies.

30 Mars
1814.

Le 30 Mars, jour du siège de Paris, tu essayas tes forces, et pendant le plus fort de la canonnade, enchantée de pouvoir remuer les jambes, tu te mis à danser redoublant tes folies au bruit du canon et de la mousqueterie, lorsque tout nous portait à craindre pour Paris le sort le plus funeste.

C'est ce qui a frappé tes sens pendant les grands événements qui se sont passés depuis sera sans doute resté dans ta mémoire. Les troupes étrangères, les Russes, les Cosaques ont été le sujet de tous les discours et tu ne peux pas avoir oublié que tu as vu les principaux souverains de l'Europe. Tu as été voir au J. 6. S^t Denis l'entrée du roi Louis 18.

3 Mai
1814.

et de la Duchesse d'Angoulême le 3 Mai. — Le 12 j'ai fait voir au concert donné le matin, au Conservatoire l'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse: j'ai fait remarquer que le premier était dans la loge du milieu, en habit vert, et qu'il portait devant sa bouche une de ses mains couverte d'un gant de peau.

12 Mai

Le Roi de Prusse était en habit bleu à sa gauche. — Le 15 Mai, j'ai fait voir dans la même salle de concert, l'Empereur d'Autriche en habit blanc. — Tu as vu depuis, le roi Louis 18. plusieurs fois à la fenêtre des Châtelliers du côté du jardin, tu l'as surtout remarqué à sa taille à sa corpulence, et à son cordon bleu.

29 Mai
1814.

29 Mai. Mon ami Castorède est arrivé chez nous à cette époque, et il y

est resté jus qu'aux premiers jours de Juillet.

En n'as point été aimable avec lui, et nous ne pouvons attribuer ta conduite qu'à tes moustaches, qui le rendaient peut être redoutable à tes yeux.

27 Juillet
1814.

27 Juillet. Nous t'avons mené à Bandy avec ton frère qui y a demeuré 11 jours en serrage chez mad^e Brustière, mère de Pauline, vis-à-vis la maison de M. Flamant.

6 Août
1814.

En en et revenue le lendemain avec nous, moitié à pied, moitié en voiture. — Le 6 Août nous sommes allés en Carisle par une pluie continuelle retirer notre son petit René de serrage, à ton grand contentement, car tu ne pouvais t'accoutumer à son absence.

16 Août
1814.

16 Août. Encore un voyage, nous t'avons mené ta mère et moi à Montigny, par Fraucouville, pour y voir la Bonne Meunier. Le temps nous a été encore bien contraire: cela ne t'a point empêché de t'évertuer dans les allées couvertes du Parc de Mad^e Girard et de former plus de vingt bouquets pour bonne Meunier. Nous sommes revenus le lendemain matin à Paris par le même petit Voiture qui nous avait conduits la veille jus qu'au pied de la Côte de Montigny.

23 Sept. ^{br} - On a donné au Conservatoire un concert le matin pour notre cher Viotti: je te l'ai fait remarquer dans la boîte, où tu avais vu quelques mois auparavant plusieurs souverains; je t'ai portée vers lui après le concert, et tu t'es un peu assis longtemps dans le jardin du Conservatoire. Il t'a bien tendrement embrassée. Si tu deviens comme je l'espère sensible à la musique, tu ne manqueras pas d'aimer celui que j'aime et que j'admire depuis que j'ai un cœur et des oreilles.

19 Août
1814.

Notre bon oncle Ollier, de Lyon, arrivé le 19 Août chez nous, y est resté jusqu'au 4 ^{br} 9. Pendant tout ce temps il n'a cessé de te donner des témoignages de sa tendresse, tu l'aimais beaucoup aussi, tu agissais sans façon avec lui, il te traitait comme un bon Père; il t'a écrit pour te saluer, plusieurs lettres que je te confère avec celles de ta bonne-maman. Vous avez fait plusieurs promenades ensemble et toujours les meilleurs amis du monde.

Il est si bon, et si aimable que nous l'avons vu partir avec un vrai Espagnol; il t'a fait plusieurs dons et t'a envoyé de Lyon un beau tablier de taffetas noir, mais ton pauvre petit cœur est encore bien

teger; il n'est sensible qu'à ce qui le touche
 dans le moment; la Vieille est aussi loin
 de ta pensée que le lendemain. Heureux
 état de l'enfance qui ne connaît ni les
 peines attachées au Souvenir, ni les
 tourments de la prévoyance!

27 Août
 1814.

27. Août. C'était le jour de ta fête;
 nous t'avons menée avec le bon Oncle
 pour la première fois au Spectacle et
 nous en avons choisi un capable de te frapper
 le Cœur de Montargis. Mélodrame plein
 d'intérêt, où l'on voit un pauvre animal
 jouer un rôle important, t'a beaucoup
 amusé; tu as compris quelque chose à
 l'innocence reconnue, et au crime déconseillé
 sans y attacher d'autre idée que celle du
 Sage récompensé et du méchant puni,
 ce qui est tout autant qu'il en faut.

24 X^{ème}
 1814.

24 X^{ème}. La tante Guzman et ta cousine
 Henriette sont parties aujourd'hui pour
 l'Angleterre; tu t'en es séparée sans peine,
 ne connaissant ni l'absence, ni les distances.

1^{er} Janvier
 1815.

1^{er} Janvier 1815. Le beau jour pour notre Augustin;
 elle a été convertie de joujou, de Poupée et de Barbouille.

14. Janvier. Nous avons quitté notre logement
 au Conservatoire par ordre Supérieur,
 et sommes venus habiter la maison de M. Hégou.

rue Hauteville N^o 29. — La mère te fait
 lire tous les jours; tu manques toujours
 du goût pour le dessin et un tendre
 amour pour ton petit frère, qui fait
 tes délices. Madame Bigot a le complaisance
 de t'apprendre à faire du lacet, et te
 prête un joli petit métier pour t'y exercer,
 tu commences aussi à tenir l'aiguille
 et à ourler des mouchoirs.

16/Janvier 1815. 16 Janvier. Ton oncle Charles Guyonnet
 est parti pour l'Angleterre.

29 Mars 1815. 29 Mars. Tu fais des progrès dans la langue
 française, et tu mérites des mots avec une
 facilité qui m'étonne. Tu fais les mêmes
 fautes que beaucoup d'enfants: elle
est venue, au lieu de elle est venue.
Elle venira pour elle viendra. — Je suis
 ta plus indiscrètement. — C'est pour
t'achandir, au lieu de te échouffer.
Le Jeintierse, pour le Jeinturier. —
L'Archeier, pour le facteur d'arquets.

Mais ce qui vaut mieux que tout cela
 c'est ce que tu disais à ta mère: Neamen,
Je t'aimerai toujours et puis encore.

11 Avril nous t'avons menée au pré St Gervais
 avec ton bon petit frère qui y allait pour
 la 1^{re} fois.

14 Avril
1815.

Je ne puis me refuser au plaisir de noter
encore ici quelques naïvetés de ta façon.
Tu te brûlais en prenant du chocolat.
J'observais qu'il ne fallait pas le presser
et qu'il fallait attendre qu'il fut moins
chaud: tu me répondis avec un grand
naturel: O mais Papa, c'est que c'est
trop bon pour attendre.

Nous venions de nous promener nous deux
sur le Boulevard jusqu'à ^{la} St ^{Etienne} ^{du} ^{Marais} Madeline,
(Commencé depuis 40. ans.) La mère te
demanda jusqu'où tu avais été:

Maman, jusqu'à la messe qui n'est pas finie.

19 Mai
1815.

Tu es partie avec ta mère et ton oncle M.
Dupuis pour Avrilly près d'Evreux; vous vous
êtes arrêtés à S^t Germain. Vous avez couché
à Bonnières. Le lendemain vous êtes restés
dans une campagne auprès d'Evreux où vous
êtes arrivés le Dimanche 21. C'est le même
soir que vous avez été rendus à Avrilly où
ta tante Dupuis t'a fait le meilleur accueil
et où tu as passé 12 jours avec ta mère.
Vous avez visité les environs, le joli pays
des Ventes, Propriété de M. Dupuis, Evreux,
et ta tante s'est très bien trouvée de ce
petit voyage.

À ton retour, ta fraîcheur et ta bonne

3 Juin.
1815.

mine m'ont agréablement frappé. Tu as tenu juri
de la fin en nous voyant, et surtout en
voyant ton frère, qui, de son côté, t'a reçu
cordialement, malgré les 19 mois.

Lorsque tu as fait quelque prière, tu nous
débarmes en disant avec simplicité
pour excuse : Puisque c'est fait. Après quoi
tu ris avec éclat.

30 Juin
1815.

— Paris est assiégé. — Que deviendront
nos chers enfants au milieu de tant d'alarmes!
tu ris et tu dentes avec ton frère.

3 Sept. ^{br}
1815

— La mère t'a conduit dans le Palais des
Fouilles pour y voir de près le Roi à
son passage dans la Galerie Vitrée qui mène
à la Chapelle; ses regards ont tombés sur
toi, et ta petite mine vive et curieuse, ton
petit chapeau de paille en forme de chapeau
de maistonneur, l'ont fait sourire de manière
à ce que tout le monde s'en est aperçu
et en a fait ensuite compliment à ta mère
qui t'avait levé dans ses bras pour que tu
le fusses passer plus à ton aise.

Tu peux donc te vanter, ma pauvre petite,
d'avoir fait sourire le Roi de France
à une époque où tant de gens le font
pleurer.

12 7^{bre}
1815.

Nous espérons te faire respirer un air
moins étouffé que celui qui nous oppresse
à Paris, et te voir t'ébattre avec ton frère
au Bois de Boulogne: Paddy et la petite plaine
du Tranelaght étaient encombrés de troupes
Anglaises: Le bois coupé, brûlé, le gazou
détruit, la campagne couverte de paille
et mon pauvre pays natal en proie à tous
les fléaux d'une invasion. Cet été se
sera passé sans que mes chers enfants aient
pu respirer l'air bienfaisant des campagnes.

16 7^{bre}
1815.

Depuis 3 jours je suis décidé à partir
pour la Belgique et l'Angleterre. —
Nous t'avons laissé une grande liberté
dans tes idées: tu sauti' q'a gagné, mais
ton caractère en a souffert; les mauvais
exemples, la fréquentation des enfants
du voisinage, t'ont fait perdre en
douceur et en obéissance ce que tu as
gagné en force. Nous avons donc
décidé de te mettre en pension chez
M^{lle} Pajou, — Pension recommandée à
ta mère par M. Burget, digne ecclésiastique
dans lequel elle a confiance; tu y
entreras après mon départ: — Nous avons
visité toute cette maison aujourd'hui avec
toi. — Éloigné de mon cher enfant

peut être pour long temps, je serai bien aise de
me transporter par la fenêtre dans les lieux
que tu habiteras. Cette Pension est située
me de Rochesouart, vis-à-vis la rue de
Bellefroid, n° 31. et à peu de distance de la
maison de M. Allard, n° 18. où nous avons
demeuré en grande famille pendant 10. ans.

4 Juin.
1816.

Après un voyage en Belgique, en Hollande,
et en Angleterre, après une séparation de 10
mois, je vois mes chers enfants. Mon
Augustine, couché au lit, me l'accueille avec
une gracieuse sourire.

me des petites
Caries, vis-à-vis
la me
Martel.
dans le coin
au set de
chaussée
à gauche.

C'est le 30. de ce mois que Mad^e Pajot
t'a donné la 1^{re} leçon de Piano.

18.7 ^{ou}

1816.

me des petites
Caries
n° 6
au 2^{ème}

Nous t'avions retiré de la Pension
de Mad^e Pajot (maintenant dans le haut
de la me de Rochesouart à droite) pour
empêcher que tu ne prisses la rougeole,
mais elle est venue, la cruelle, te saisir
jusqu' dans nos bras. L'éruption s'est
faite le 18. — 17. jours après, tu es sortie
pour la 1^{ère} fois avec l'autorisation expresse
de M. Nestevier notre médecin, et après
trois purgations avant lesquelles on
prétend qu'il est fort dangereux de faire

prendre l'air aux convalescents de cette maladie.

19 juin
1816.

Je suis allé avec l'ovide Olivier au Mont Valerien au Calvaire. C'était dans le plus fort de ta fièvre: la prière seule peut soulager le coeur d'un Père, et Dieu sait combien était fervente celle que je lui ai adressée pour toi et pour ton frère qui n'a pas manqué de prendre le rougeale.

1^{er} janvier
1817.

Ton excellente mère ayant inégalement pesé toutes les raisons qui pouvaient la déterminer à te retirer de Pansière, tu demeuras avec nous, et tu ne nous quittes plus depuis le premier jour de l'air.

Un jour de mutinerie, tu l'écarteras au point de dire à ta maman:

Je te quitte pour Mère! — Vous ne tardâtes pas à faire la paix. — Tant un coeur maternel est pétri d'indulgence! aussi lui dis tu souvent: Ce est un ange double de bonté!

19 Février
1817.

1^{re} Leçon de Mad^e Maille pour l'écriture, la langue française, le calcul.

4 Mai
1817

Nous avons loué à Belleville une partie de la petite maison de Mad^e Moensart. (En hallat n^o 405. bis. — aujourd'hui rue de la Villette 209.)

Le voilà pour toute la belle saison au milieu des fleurs et des fruits, et jouissant avec ton frère d'un bonheur que nous voudrions voir pour vous toujours le même.

Une fauvette avait fait un nid dans le jardin sur une folie petit arbuste de 4 pieds de haut: déjà les petits étaient éclos; tu venais le voir tous les jours, courus par leur mère qui, au moyen de ce que l'on s'assurait sans bruit, ne le dérangeait pas. Ils commençaient à avoir quelques plumes, lorsqu'un matin, le nid avait disparu: des plumes éparses nous apprirent le sort funeste des pauvres petits oiseaux, dévorés sans doute par un chat du voisinage. Cet événement te fit pleurer à chaudes larmes, et ressemblerait tout juste à une idylle de Gessner.

19. Juin
1817.

Ma Sœur Guinevere est arrivée d'Angleterre avec ta cousine Henriette: elles ont demeuré avec nous, soit ici, soit à Paris jusqu'au

26 juillet.

26 juillet. Ton oncle Charles était venu les rejoindre deux semaines après. — Ils sont tous repartis pour Londres.

26 Mars
1818.

Tu as composé un air avec l'accompagnement de Piano: je l'ai noté avec quelques autres que tu as faits depuis.

1^{er} Avril
1818. Installés dans un nouvel appartement
maison de M^{me} Lallier et Journal;
M^{me} de Buffault la fille de ce dernier, à peu près, de ton
n^o 6. âge, devient ton amie particulière, et
au 3^e nous présumons que cette liaison pourra
bien durer tout le temps que
tu la verras, car tu as déjà oublié ta cousine
Thérèse.

1^{er} Mai
1818. Mad^e Eugénie Delarue, l'amie respectable
de la famille, t'a envoyé ce matin en
cadeau un joli petit secrétaire en marqueterie
garni de choses précieuses, telles qu'une
source remplie de pièces de monnaies
depuis Henri 4. jusq' à Louis 18. Ce
tout accompagné d'une explication
de ces monnaies et d'une lettre charmante
que je te contere.

3 Mai
1818. Tu es encore pour 6 mois, comme l'année
passée, dans notre petite retraite d'où tu ne
viens à Paris que deux fois par semaine
pour prendre tes leçons de Mad^e Bigot.
Tu commences à sentir l'avantage d'
avoir une si bonne maîtresse, et à aimer
le Piano. — Tu reçois ici des leçons d'écriture
et de français de Mad^e Maille, et tu en
profites assez. Nous t'avions envoyé,
la 1^{re} année de notre séjour ici (en 1817)

pendant environ 2 mois, travailler
le Piano et le Solfège à la pension
de Mad^e de Noirterre.

29 Juin
1818.

C'est depuis le 29 juin, jour de la
mort de son père, que Palmyre Fromont
ma pupille a demeuré avec nous
jusqu'à l'époque de son mariage.

7. Janvier 1819, auquel tu es assisté à
Notre Dame de Lorette J. S. Montmartre.

16^e Jan.
1818.

Nous sommes tous partis pour Evreux,
à l'exception de Bonne-maman et de Palmyre.
Nous avons passé 6 jours pleins chez l'oncle
Dupuis. — Nous sommes allés à la St^e Blanche
puis à Nevarre. — Le lendemain nous
avons tous été dans le Cabriolet de M. Dupuis
à Novilly. — le 20 à la ferme des Vertés,
la propriété, et à la pierre Coulecoulée,
énorme assemblage de Cailloux soutenu
par 4 piliers de la même matière, et
qui se trouve au milieu du bois sans
que les naturalistes puissent deviner
comment il y a été placé, ou si la
nature l'a formé ainsi. — le 22. Diner
aux Baux dans le forêt de Nevarre chez
M. le Ch^{er} de Charannes, et nous sommes
partis le même soir à 11 h. pour Paris,
d'où nous nous sommes rendus le lendemain

directement à Belleville.

X^{br}
1818

Qu'as commencé à prendre des leçons de Solfège de mon ancien camarade Roussseau, pour que ton éducation musicale ~~soit~~ soit établie sur des bases solides.

7 Janvier
1819

Jours du mariage de Palmyre. —
Ce jour même, une disette t'a valu deux mois de captivité. La maman te recommandait de ne point t'approcher du feu: une capture d'eau bouillante te tomba sur le pied; c'était le cas de crier comme une brûlée; tu t'en acquittas à merveille il était 11 h. du soir; toutes les boutiques étaient fermées, ta maman, à défaut de coutils ou de remèdes, eut besoin de la présence d'esprit: elle appliqua promptement sur le mal de la farine et de l'eau, ce qui te calma et te fit passer une bonne nuit. Mais la plaie fut longue à guérir.

2 Mai
1819.
à Belleville.

Voici la 3^e année que nous vivons à Belleville à cette époque, et que ton bien aimé frère y jouit d'un bonheur auquel il ne manque que d'être connu par elle pour être parfait. Son bon petit frère est le compagnon de tous ses jeux qui durent, à peu près, depuis le matin jusqu'au soir, et sa maman promet de lui donner un

191
ami de plus dans quelques mois.
Déjà l'on s'occupe du nouveau né futur;
on lui donne un nom, on habille des
poupées qui sont autant de frères ou de
sœurs. — On fait des tableaux qui répi-
sentent sa naissance. — Mais si nos
chers enfants sont dans une joie presque
continuelle, il n'en est pas de même de
nous.

À peine guérie de cette brûlure au pied
qui a duré 2 mois, tu as été atteinte de la
Coqueluche. C'est une des maladies in-
évitables pour les enfants. Depuis le 3 Août
elle s'est déclarée avec force; ton frère t'a
eu 15 jours après; les témoignes de ces horribles
suffocations qui le multiplient jusqu'à
20 fois par jour et surtout la nuit,
souffrent peut être plus que les enfants
même qui le mettent souvent à jouer
ou à rire aussitôt que le quinte est
passé. — Un de mes camarades vient
de perdre son fils âgé de 3 ans, des
suites de cette maladie. Enfin, la vôtre
se calme après trois mois de durée,
et à peine vous souviendrez vous de
l'avoir eue.

C'est ainsi que, sans vous rendre compte

11 Juillet
1819.

du bien dont vous jouissez, le mal vous est encore inconnu : heureux âges où l'on ne sait pas encore réfléchir et où l'on a le bonheur d'être bête ! . . .

Le bon oncle Dupuis chez lequel nous avons été l'an passé à Evreux, il vient de mourir ! (le 13 juin dernier.) Je vous l'ai appris, mes chers enfants, en vous rappelant combien de plaisirs il vous avait procurés. — combien de promenades vous aviez faites avec lui, combien de bontés il avait eues pour vous. — Vous m'avez regardé en souriant, comme si, en vous expliquant que vous ne le verriez plus, je vous avais dit une chose plaisante. — O Stupidité digne d'évri !

Nous avons appris la mort de ma sœur chérie, de ta pauvre tante Rosalie Guyonnet; elle a quitté ce monde le 15 de ce mois à Londres, après avoir été accouchée d'un enfant mort. — Tu ne t'es pas sentie plus sensible à cette perte qu'à celle de l'oncle Dupuis. — Voilà une sensibilité bien tardive, et j'avoue que j'en ai été affligé pendant quelques jours jusqu'à en prendre de l'humeur contre toi. —

21 juillet
1819

113

et, cependant, dois-je être fâché de ce que tu ne sentes pas encore l'affreuse malheur de perdre quelqu'un des Siens. Ne sommes nous pas trop tôt contristés par la mort de ceux qui nous sont chers !

29 Août
1819.

Le Dimanche 29 Août à 3 h. 17. min. ta maman t'a donné une Soeur. — En étais chez Mad^e Fabre avec ton frère lorsque je suis venue vous en apporter la nouvelle: vous l'avez vu avec les démonstrations de la joie la plus vive, et des cris de Vive Colette ! Rien ne peut rendre le plaisir que vous avez éprouvé en voyant pour la 1^{re} fois cette chère petite. — Cette vive tendresse ne se dément point, et l'on peut dire que Colette est votre premier joyau.

7^{me} 1819.

Madame Hiéni, mère de Mad^e Bigot a bien voulu te donner d'excellentes leçons de Piano dont tu as profité d'une manière sensible. Retournée à Neuchâtel, Mad^e Bigot a continué à te donner ses leçons que, bientôt après, le mauvais état de sa santé l'a obligée à suspendre.

1^{er} Janvier
1820.

Ma chère Augustin m'a présentée pour étrennes un joli petit cahier écrit de sa main et contenant l'explication

et des exemples des neuf parties du discours.

L'écriture est bonne et bien soignée, correcte, et présente un résultat très satisfaisant de son travail de l'année. — Je t'ai accompagné pour la 1^{re} fois une sonate de Clementi!...

24 Janvier
1820.

Nous t'avons donné pour Maître de Piano M. Boëly, un des meilleurs de Paris, la Sante de Mad^e Bigot ne lui permettant pas de donner le temps nécessaire à tes progrès, et ses forces ne répondant malheureusement pas à l'intérêt qu'elle te porte.

1^{er} Juin
1820.

Pour fixer des progrès de ma bien aimée fille, je l'entendrai, à dater d'aujourd'hui le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Je lui ai accompagné sur le Violon le N^o 9 des Sérénades de Viotti, et ce début dont j'ai été tant de fois, a pu l'encourager beaucoup. Elle a aussi joué la Chasse de Clementi, (en ut) de l'œuvre 21. —

Nous habitons depuis le 1^{er} Avril de cette année la jolie maison de la rue Prochechouart, N^o 31, au trot et été en 1815 en l'ention des Mad^e Pajou le jardin, qui a quelque ressemblance

avec celui de Belleville, nous plaçons
 dorénavant cette campagne où
 mes enfants ne peuvent plus aller
 à cause de leurs études. Voilà
 donc notre Augustine dans le même
 local que celui où elle a été en
 pension, mais avec une jolie petite
 chambre à elle seule, une armoire
 pleine de livres, un Secrétaire,
 un piano dans une grande pièce
 de travail, le même espace, les
 mêmes fleurs qu'à la campagne,
 et par dessus tout cela, une mère
 qui a disposé toutes ces choses pour
 le bonheur présent et futur de sa
 bien-aimée fille. — La couturière
 Henriette est venue passer ici du
 20 juillet au 2. 7^{br}

7. Mars
 1821.

Nous avons remis notre chère Augustine
 en demi-pension, chez mad^e Michaud
 fille de mad^e Pajou. au de Rochechouart
 9^o 42.

9 Mai
 1821

J'ai fait cadeau d'un joli piano d'Erard
 à ma bien-aimée fille pour son jour de
 naissance. Nous avons ajouté à ses maîtres
 de Solfège et de Piano, un maître de Danse.

3 y. 6m
1821.

à Villiers-le-bel avec sa maman et son
frère René, chez Mad^e Capure, maison
de M. Parent, à l'extrémité méridionale
du Village. — revenue le 24 7.



17